

Le traumatisme des enfants cachés.

Conséquences psychologiques du vécu de persécution antisémite chez les enfants juifs cachés en France pendant la Seconde Guerre mondiale

Nathalie Zajde



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/199>
ISSN : 2075-5287

Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

Édition imprimée

Date de publication : 30 novembre 2006
Pagination : 160-174

Référence électronique

Nathalie Zajde, « Le traumatisme des enfants cachés. », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 17 | 2006, mis en ligne le 08 octobre 2007, Consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/199>

**Le traumatisme des enfants cachés.
Conséquences psychologiques du vécu de
persécution antisémite chez les enfants juifs
cachés en France pendant la Seconde Guerre
mondiale**

Nathalie ZAJDE*

Chercheuse associée, Centre de recherche français de Jérusalem
Centre Georges Devereux de l'Université de Paris 8 Saint-Denis

Les données présentées dans cet article sont issues du travail clinique et de recherche auprès des survivants et descendants de victimes de la Shoah, mené depuis une quinzaine d'années par l'équipe d'ethnopsychiatrie du Centre Georges Devereux de l'Université de Paris 8 Saint-Denis.

* Nathalie ZAJDE, chercheuse associée au Centre de recherche français de Jérusalem, est maître de conférences en psychologie à l'Université de Paris 8, clinicienne et responsable de recherche au sein de l'équipe d'ethnopsychiatrie du Centre Georges-Devereux. Spécialiste du traumatisme psychique, elle a créé en France les premiers dispositifs cliniques de prise en charge psychologique des survivants et descendants de survivants de la Shoah en 1991. Elle est l'auteur de « *Enfants de survivants* » (1993), « *Guérir de la Shoah* » (2005) publiés aux éditions Odile Jacob. nzajde96@aol.com

Bulletin du Centre de Recherche Français de Jérusalem, 17 (2006).

I. Qu'est-ce qu'un traumatisme ?

Le traumatisme psychique renvoie à deux réalités : il s'agit à la fois d'un événement objectif et d'un état psychopathologique.

En psychologie, on désigne généralement par « traumatisme » un événement de vie laissant trace, à l'exemple d'une atteinte corporelle ne parvenant pas à cicatrifier. C'est pourquoi, il arrive que l'on décrive le traumatisme comme un processus détruisant l'équilibre, la configuration psychique préexistante, sans parvenir à donner lieu à un nouvel agencement. Les événements traumatiques le plus souvent répertoriés sont : le traumatisme sexuel vécu dans l'enfance, les névroses de guerre, les névroses traumatiques consécutives à un accident de la route, du travail ou même domestique, le viol, les catastrophes naturelles et les attentats. Entendu en ce sens, le traumatisme peut être considéré comme un agent de destruction de la psyché, par conséquent le seul agent dont on peut dire qu'il la modifie infailliblement ¹.

Un événement traumatique est un événement de nature insensé qui plonge le sujet dans un doute permanent, qui le fige à un moment donné de sa vie et qui souvent réduit considérablement le champ de ses intérêts ainsi que ses capacités créatrices et intellectuelles.

Le traumatisme advient car il se passe quelque chose de terrifiant et d'inconcevable (un attentat, un viol, un *kidnapping*, une catastrophe naturelle, un accident mortel...), qui menace la vie de la personne et la plonge simultanément dans l'incapacité de comprendre pourquoi ou comment cet événement est advenu. Le sujet traumatisé peut avoir l'impression que sa vie va s'arrêter, qu'il ne survivra pas à l'événement.

En outre, le sujet se trouve totalement démuni, incapable de rendre compte de ce qui lui arrive ; comme s'il était dépossédé de ses capacités intellectuelles, comme si le monde humain, fait de paroles et d'échanges, avait d'un seul coup été englouti.

Longtemps après le traumatisme, parfois toute sa vie durant, l'individu traumatisé conserve cette conviction intime qu'une partie de lui, ou même la totalité de son être, a été capturée dans un univers hors d'atteinte du monde normal, de ses semblables. Comme si le monde s'était vidé, comme s'il

¹ N. Zajde, « Le traumatisme », in Nathan, Blanchet, Ionescu et Zajde, *Psychothérapies*, Paris, Odile Jacob, 1998, pp. 223-224.

n'existait plus personne capable de l'aider, de le comprendre ou encore de lui expliquer ce qui lui était arrivé.

Le traumatisé souffre d'obsessions, de pensées figées, toujours aussi douloureuses et inconsolables.

Tous ces processus sont à l'origine du profond sentiment d'isolement dont souffrent tous les traumatisés.

Pour saisir la nature d'un traumatisme, et pour soigner les personnes traumatisées, l'événement qui fait trauma doit toujours être compris dans son contexte historique, sociologique, politique et culturel.

La spécificité du traumatisme des enfants cachés

Qui étaient ces enfants cachés en France pendant la Seconde Guerre mondiale ? À quels collectifs d'adultes juifs appartenaient-ils ?

II. Portrait historique et culturel

Cela peut sembler arbitraire, mais pour plus de clarté et pour rappeler qui étaient ces Juifs, issus de communautés différentes – à présent toutes disparues –, je propose de distinguer trois grandes catégories : les israélites, les Juifs émigrés d'Europe centrale, du Nord et de l'Est et les Juifs émigrés du bassin méditerranéen.

Bien sûr, ce qu'ils vécurent pendant la guerre fut identique : ils subirent les mêmes angoisses, les mêmes frayeurs, les mêmes terreurs, les mêmes souffrances inhumaines et les mêmes morts atroces. Mais leur émigration et leur vie en France jusqu'à la guerre ont, de fait, été différentes.

De manière générale, on peut dire que les « israélites » vivaient sur le sol français depuis fort longtemps. La plupart se sentaient faire pleinement partie de la République. Ils s'identifiaient profondément à ses institutions et certains se revendiquaient même comme leurs garants. Ils étaient, comme on disait alors, des « citoyens français de confession israélite ».

La plupart des Juifs du bassin méditerranéen avaient émigré récemment, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. Les Turcs et les Grecs par exemple, par leur fréquentation assidue de l'Alliance israélite universelle, revendiquaient le français comme une langue familière. À cause de l'action et de la présence de cette institution, nombreux sont ceux qui considéraient la France comme une deuxième patrie – non pas tant pour y vivre, certains n'en ont jamais foulé le sol – mais pour les valeurs qu'elle représentait. Les Juifs du Maghreb avaient, quant à eux, émigré de manière plus sporadique, plus individuelle. Dans de nombreux pays, ils entretenaient depuis fort longtemps

un lien privilégié tant avec la langue française qu'avec les institutions républicaines.

La plupart de ceux qui participent aux groupes de parole du Centre Georges Devereux² proviennent de familles émigrées d'Europe centrale. Souvent, ils avaient fui, avant-guerre, des situations politiques et économiques difficiles dans leur pays d'origine et étaient venus en France, soit dans le but de poursuivre leur émigration vers la Palestine, vers l'Angleterre, ou vers l'Amérique du Nord ou du Sud, soit dans le but de s'y installer. Dans tous les cas, ils ont rencontré en France des conditions de vie qu'ils n'avaient jamais connues dans leur propre pays et qui leur ont procuré le sentiment d'être libre, de pouvoir enfin vivre « comme tout le monde ». Il est vrai que les parents de ceux que nous appelons aujourd'hui les « enfants cachés » se sentaient juifs ; mais nombre d'entre eux avaient rompu, en émigrant, avec une vie traditionnelle et communautaire, dont ils ne pouvaient soupçonner à l'époque qu'elle manquerait tant à la génération suivante. Ils pensaient presque tous qu'avoir quitté le *shtetl*³ (village, en yiddish) constituait un progrès de l'humanité. Bien qu'attachés à leur *mamelouché* (la langue maternelle, le yiddish⁴), ils étaient souvent persuadés que leurs enfants devaient avant tout bien parler le français. Sans rejeter leur judaïsme, ils pensaient que l'école française et républicaine était infiniment plus enviable que le *heïder* (école juive). Bien que Juifs, un nombre non négligeable préférait le *Manifeste du Parti Communiste* de Marx à la lecture de la Tora. Certes, la *yiddishkeit* (le monde juif) était leur monde⁵, ils en étaient fiers, mais ils rêvaient d'un monde meilleur pour leur progéniture. Leur émigration fut un moment déterminant non seulement dans leur existence, mais tout aussi capitale pour les générations suivantes. Souvent, ils sont partis en laissant derrière eux une bonne partie de leur famille. Ils sont partis en laissant leurs villages, leurs quartiers, leurs sages, leurs vieux et leurs *rebbe* (rabbin). Ils ont quitté les institutions juives traditionnelles et ils ont aussi laissé derrière eux leurs *rav*, leurs thérapeutes, c'est-à-dire ces sages qui

²Il s'agit des groupes de parole de survivants, d'enfants cachés et de descendants de victimes de la Shoah, créés dès 1990 à l'Université de Paris 8 Saint-Denis par l'équipe d'ethnopsychiatrie, cf. N. Zajde, *Guérir de la Shoah*, Paris, Odile Jacob, 2005.

³R. Ertel, *Le Shtetl. La bourgade juive de Pologne*, Paris, éd. Payot, 1982.

⁴J. Baumgarten, *Le yiddish, histoire d'une langue errante*, Paris, Albin Michel, 2002.

⁵J. Baumgarten, R. Ertel, I. Noborski, A. Wieviorka (sous la direction de), *Mille ans de cultures ashkénazes*, Paris, éd. Liana Levi, 1998.

utilisaient des méthodes juives, qui utilisaient des formules et des prières pour rétablir l'ordre du monde et combattre les maladies.

Ils ne pouvaient se douter alors qu'ils ne les reverraient plus jamais.

Arrivés en France, nombreux sont ceux qui se sont regroupés en associations, en sociétés d'entraide, et qui ont tenté de recréer un semblant de communauté⁶. Ils garantissaient ainsi essentiellement les enterrements dans la terre d'accueil, et essayaient en outre d'organiser des mariages de leurs enfants, espérant transmettre leur identité « à l'étranger ». Les *shadhen* (marieur) aussi avaient émigré ! La majeure partie des Juifs immigrés se sont vite adaptés à la vie en France, ils l'ont appréciée. Ils ont changé de calendrier, ont adopté le calendrier chrétien républicain. Ils ont changé d'habitudes alimentaires : bien qu'ayant emporté avec eux les recettes du *guefilte fish* (carpe farcie), *guéachte leibe* (foie haché) ou du *tarama*, ils se sont mis à manger la baguette, le camembert, parfois aussi le jambon et le saucisson et certains – rares il est vrai ! – se sont même mis à boire du vin.

Leurs enfants, nés en France ou venus avec eux en bas âge, étaient à leurs yeux des Juifs qui allaient connaître une vie meilleure. Certes, il leur importait qu'ils n'oublient pas d'où ils venaient, mais ils espéraient qu'ils deviennent des Juifs français, heureux et en bonne santé – des Juifs qui entreprendraient de meilleures études, qui iraient plus loin que leurs parents. La France, pays de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, pays où la discrimination religieuse et raciale n'existait plus depuis Napoléon⁷, nation où il n'y avait pas de *numerus clausus*, pays de l'émancipation des Juifs, devait permettre à leurs descendants de réussir tout en restant fidèles à leur origine.

Les lois de Vichy et la victoire allemande sur la France furent un réel traumatisme pour cette population. Que s'est-il passé ?

La mise en place de lois anti-juives en France⁸ plongea la communauté juive et particulièrement la communauté émigrée dans un profond désarroi.

⁶ C. Roland, *Du ghetto à l'occident. Deux générations yiddiches en France*. Paris, Éditions de Minuit, 1962.

⁷ M. Winock, *La France et les Juifs. De 1789 à nos jours*, Paris, Le Seuil, L'Univers historique, 2004.

⁸ M. Marrus et R. Paxton, *Vichy et les Juifs*, Calmann-Lévy, 1981, rééd. Le livre de poche, 1990 ; André Kaspi, *Les Juifs pendant l'occupation*, Paris, Le Seuil, 1991,

Je fais ici une distinction dans la mesure où la communauté israélite a cru, un temps, qu'elle serait épargnée et pensait au début que la discrimination ne concernait que ces Juifs venus du fin fond de l'Europe « primitive ». Bien sûr, elle souffrit tout autant, mais au début elle n'eut pas les mêmes craintes que les immigrés.

Frayeurs

Alors que les Juifs se croyaient en sécurité, le pays où ils étaient venus se réfugier se métamorphosait sous leurs yeux ; la France devenait en quelques mois un pays hostile et dangereux.

Les parents, sous la menace, étaient inquiets. Les psychologues disent que les petits enfants ressentent le danger, l'éprouvent non de leur propre chef, car ils n'en ont pas vraiment conscience, mais à travers les angoisses de leurs parents. C'est quand il perçoit que le regard de sa mère est ailleurs, préoccupé, qu'elle n'est plus disponible pour lui, accaparée par la recherche de solutions immédiates aux menaces d'arrestation et de déportation que l'enfant est envahi d'une angoisse qui très vite se transformera en un sentiment d'insécurité indélébile.

Presque tous les enfants cachés, rencontrés dans un cadre thérapeutique ou dans celui d'entretien de recherche⁹, disent se souvenir encore aujourd'hui de l'état de frayeur dans lequel ils furent plongés eux et leur parents quand, un jour, au petit matin, ils ont entendu les coups frappés à la porte par la police française qui venait arrêter, qui leur père, qui toute la famille. Ces coups frappés à la porte, ces coups de sonnette résonnent encore dans leurs oreilles. Certains en font des cauchemars récurrents. Ils disent souvent que leur vie s'est brisée à ce moment précis, que jamais plus ils n'ont retrouvé la sérénité de la vie d'avant – en d'autres termes, ils disent que leur vie de famille s'est arrêtée là.

Il y eut, pour beaucoup d'enfants juifs, des menaces de mort, menaces permanentes durant toute la durée de la guerre. Certains ont été internés dans des camps en France, puis relâchés, toujours miraculeusement. J'ai rencontré des enfants cachés qui ne comprennent toujours pas pourquoi ils sont en vie : ayant échappé maintes fois à l'arrestation et à la mort – soit en compagnie de

rééd. Points-Histoire, 1997 ; R. Poznanski, *Etre Juif en France pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Editions Hachette, 1994.

⁹ N. Zajde, *Guérir de la Shoah*, Paris, Odile Jacob, 2005.

leurs parents, soit séparés d'eux. Cette incompréhension reste intimement liée à ces frayeurs qui n'ont jamais disparu.

Séparations

Certains parents ont décidé de se séparer de leurs enfants afin de leur donner plus de chance de survivre et de se donner plus de liberté pour se cacher. Ces séparations ont systématiquement été dramatiques pour plusieurs raisons.

La première est évidente : il s'agissait d'un déchirement affectif. L'enfant, protégé et aimé par ses parents, par sa fratrie, se trouvait du jour au lendemain séparé de ceux qu'il aimait.

La deuxième raison est moins connue, mais elle est tout aussi fondamentale et a laissé des traces psychologiques profondes. Les enfants des émigrés juifs se sont retrouvés brutalement, non seulement séparés de leurs parents, mais plongés dans un monde inconnu, totalement étranger. Bon nombre d'enfants juifs séparés de leurs parents et cachés pendant la Shoah ont subi un *traumatisme d'acculturation*¹⁰.

Pour les petits enfants d'étrangers dont l'unique langue était la langue maternelle, par exemple pour ceux qui ne parlaient que le yiddish, ceux qui n'avaient pas trois ans, qui n'étaient pas encore inscrits à l'école, dont la douceur du monde était liée au bercement des chants de leur mère, le choc fut immense et reste aujourd'hui encore incompréhensible. Placés dans une famille française, chrétienne, passant de la ville à la campagne, ils durent en très peu de temps changer d'identité, changer de langue, changer de mode de vie, changer d'objets d'amour et d'intérêt. L'enfant n'était plus le « *kindelé* », mais un enfant qu'on cachait, qui devait oublier ses parents et s'adapter à un univers complètement étranger. Les premiers moments de cette nouvelle vie furent de réels traumatismes : l'enfant était plongé dans l'inconnu absolu et dans l'incompréhension totale ; il n'avait plus aucun moyen de décoder le monde et les événements dont il était victime. Ceux qui étaient plus âgés, bien que comprenant les raisons pour lesquelles on leur intimait l'ordre de cacher leur véritable identité, les raisons pour lesquelles ils étaient loin de leurs parents, ces enfants ont eux aussi dû s'adapter et oublier. La tristesse et le désespoir les ont tous envahis. Certains les ont surmontés en apparence en

¹⁰ Sur les traumatismes psychiques induits par l'émigration, le changement d'univers culturels et la rupture dans la transmission de l'identité, voir T. Nathan 1995 et, *Nous ne sommes pas seuls au monde*, Paris, Seuil, Les empêcheurs de penser en rond, 2001.

se refermant et en montrant une insensibilité factice, d'autres sont restés à jamais profondément tristes ou déprimés.

Tous ces enfants ont oublié leur langue maternelle ; beaucoup ont oublié qui ils étaient ; certains ont changé de nom, ont effacé leur réelle identité. Beaucoup sont allés à la messe et certains ont commencé à y croire. Ceux-là ont oublié qu'ils étaient juifs, certains souhaitaient même devenir de fervents chrétiens. Peut-être était-ce une manière de ne pas souffrir de la disparition de leurs parents. Certains se sont convertis à l'adolescence ou un peu plus tard – j'en ai rencontré quelques-uns qui, depuis ce moment, ont honte d'être juifs, ont honte d'être ce qu'ils sont : des adultes dont on pourrait dire qu'ils sont encore cachés aujourd'hui, qu'ils continuent à avoir peur. Mais la plupart de ceux que je connais ressentent au fond d'eux-mêmes un mélange de tristesse et de rage qui provient, semble-t-il, directement de ce vécu de séparation et de l'état de victime passive qu'ils ont dû subir, sans pouvoir réagir parce que, justement, ils étaient des enfants.

Des personnes et des familles françaises qui ont recueilli les enfants juifs pendant la guerre, il y en eut de toutes sortes. Certaines l'ont fait par conviction, par résistance, et celles-là sont dites « Justes parmi les nations ¹¹ », d'autres l'ont fait pour de l'argent, et quelques-unes pour « sauver des âmes juives ¹² ». Certaines furent affectueuses et bienveillantes, d'autres mal traitantes, et cela rajouta au traumatisme de la guerre. Mais, dans tous les cas, ces familles appartenaient à un autre univers, à un autre monde.

III. Après la guerre

Après la guerre, les retrouvailles avec les parents survivants, soit cachés, soit déportés, ne furent pas, comme on aurait pu le penser, la fin de tous les malheurs. En réalité, elles furent pour un grand nombre d'enfants cachés, un nouveau traumatisme. Ces enfants qui avaient dû, plusieurs années auparavant, apprendre à changer d'identité, à s'adapter à un nouvel univers affectif et culturel, durent, une deuxième fois, modifier en profondeur leur existence. Ce deuxième changement – dont on a en réalité trop peu estimé l'importance psychologique – fut associé à l'intériorisation d'un sentiment de doute et d'instabilité, qui ne devait plus jamais quitter les « enfants cachés ».

¹¹ L. Lazare, *Le livre des Justes, histoire du sauvetage des Juifs par des non-juifs en France, 1940-1944*, Paris, Editions J-C Lattès, 1993.

¹² C. Poujol, *Les enfants cachés. L'affaire Finaly*, Paris, Berg international, 2006.

En outre, les parents retrouvés n'étaient pas les sauveurs que les enfants avaient imaginés pendant tout ce temps de séparation et de souffrance, dans leurs rêveries, quand ils se sentaient malheureux et abandonnés. Les parents, après la guerre, n'étaient plus ceux que les enfants avaient connus¹³. Ils avaient changé. Ils étaient en quelque sorte devenus des étrangers. Tous avaient souffert, étaient eux-mêmes traumatisés¹⁴. Tous avaient perdu des parents, parfois le conjoint, parfois des enfants ; beaucoup avaient subi des frayeurs qui se réveillaient à l'improviste. Peu étaient disponibles pour leurs enfants, et certains les considéraient même comme un fardeau supplémentaire. Ils devaient refaire leur vie, sans argent, sans famille et se trouvaient accablés par la responsabilité de s'occuper seuls de l'éducation de leurs enfants. Pour la plupart, ils ne se sont pas doutés que des enfants aussi pouvaient souffrir de traumatisme. Les survivants des camps étaient par moments envahis par les terreurs et les fantômes de la déportation. Dans les moments où ils replongeaient dans leurs cauchemars, la présence de leurs enfants leur devenait alors insupportable. J'ai rencontré beaucoup d'enfants survivants, qui se souviennent que leurs parents se laissaient parfois aller à des états de crise injustifiés, incompréhensibles. Certains devenaient même violents. Parfois, ils « disparaissaient », s'enfermant dans leur chambre pendant des heures, ne répondant plus à leurs enfants comme s'ils ne se sentaient plus concernés pas eux, comme s'ils étaient définitivement partis ailleurs. Aujourd'hui, en discutant ensemble, nous comprenons qu'ils étaient sans doute rattrapés de manière diabolique par leur vécu concentrationnaire – autrement dit : que les tortionnaires, ou encore que les morts, « venaient les chercher ». Mais qu'est-ce qu'un enfant peut comprendre lorsque son père ou sa mère qu'il aime se détourne de lui ou bien se montre envahi par une violence soudaine ? À ces moments-là, l'enfant se sent abandonné une nouvelle fois ; il a le sentiment que le monde entier se retourne contre lui.

La vie de famille, souvent, était une vie difficile. D'après ce que me disent les enfants survivants, l'ambiance à la maison était rarement sereine. Les familles étaient brisées ; les parents, les oncles, les tantes, les frères et sœurs se brouillaient facilement, l'entraide n'était pas ce que l'on aurait pu imaginer. En réalité, les Juifs étaient trop accablés par ce qu'ils avaient vécu,

¹³ P. Levi, *Les Naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, 1986, réédité 1989.

¹⁴ G. Niederland, « Psychiatric disorders among persecution victims. A contribution to the understanding of concentration camp pathology and its after effects » *Journal of Nervous and Mental Disease* 139, 1964, pp. 458-474.

leurs parents morts les hantaient – quelquefois, ils les attendaient, espéraient leur retour, sursautant au moindre pas dans l'escalier. Beaucoup d'enfants survivants gardent cette impression d'avoir vécu avec la sensation que les morts risquaient de revenir à chaque instant. Bon nombre d'enfants cachés ont voulu très tôt se débrouiller seuls. Certains n'ont pas fait les études qu'ils auraient dû faire. Ceux-là sont partis tôt de la maison, se sont mariés, ont travaillé, souhaitant à la fois alléger le fardeau de leurs parents et s'échapper vers une vie plus gaie, moins angoissée, moins marquée par la guerre. D'autres ont réussi leurs études, soutenus par leurs parents, tout en souhaitant que leur future vie d'adulte et de parents soient totalement différente de celle qu'ils avaient connue jusque-là.

Les enfants cachés que j'ai rencontrés disent qu'on leur a « volé leur enfance »¹⁵, qu'on a volé une partie de leur vie. Ils pensent tous qu'ils auraient dû avoir une autre existence, plus heureuse, plus réussie. Et cette pensée est toujours liée à l'identification d'un responsable, d'un agresseur : la guerre, les nazis, l'antisémitisme. Leur vie a été bafouée, parfois détruite, non pas par leur faute, non pas à cause de leur caractère, de leur personnalité ou de leur psychologie, non pas à cause de parents qui auraient été de mauvais parents, mais bien à cause de la persécution antisémite de la période nazie, qui leur a valu d'être séparés de leur famille, qui leur a valu d'être des orphelins, qui leur a valu d'être effrayés à jamais, qui leur a valu d'être des « sans-famille » et des « sans-groupe ». Depuis ces événements qui ont fait basculer leur famille dans l'horreur, leur vie est devenue en quelque sorte aléatoire : ils pensent tous que leur existence n'est pas celle qu'ils auraient dû connaître et que leur vie n'est pas une évidence. Depuis lors, rien, pas même la naissance de leurs enfants ni celle de leurs petits-enfants, n'est réellement venu les apaiser. Il leur reste, au fond d'eux-mêmes, cette plaie non cicatrisée, qui, avec le temps, semble devenir de plus en plus douloureuse¹⁶.

De quoi souffrent-ils ?

¹⁵ C'est aussi l'expression qu'utilise S. Tomkiewicz, *l'Adolescence volée*, Paris, Editions Calmann Lévy, 1999, pour parler de son expérience de survie en Pologne.

¹⁶ C. Vegh, *Je ne lui ai pas dit au revoir*, Paris, Gallimard, 1979 ; V. Teitelbaum-Hirsh, *Les larmes sous le masque*, Paris, Edition Labor, 1994 ; R. Delpard, *Les enfants cachés*, Paris, Editions J-C Lattès, 1995 et K. Hazan, *Les Orphelins de la Shoah*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.

Certains souffrent de dépression chronique, d'autres d'angoisses injustifiées, beaucoup font des cauchemars, certains se plaignent de sentiment d'insécurité, d'autres souffrent de phobies, d'autres encore sont facilement irascibles. Les recherches ont montré qu'en réalité, les enfants cachés pendant la guerre, tout comme leurs parents, ne relèvent pas d'une catégorie psychologique ou psychiatrique définie¹⁷. En d'autres termes, ils ne rentrent dans aucune classification préexistante. Ils souffrent d'être des survivants. C'est en parlant avec eux que j'ai compris que la catégorie de survivant concernait *tous les Juifs vivant dans l'Europe nazie et ayant survécu*.

Qu'ils aient été âgés de six mois ou de quarante ans, ils ont tous été menacés de mort et cette menace est restée inscrite en eux. Ils sont traumatisés car ils se posent les questions que tout traumatisé se pose et le resteront tant qu'une véritable réponse ne leur sera pas apportée. Ce dont souffrent les survivants, ce sont ces questions qui hantent leur existence :

- Que s'est-il passé exactement ?
- Pourquoi cela m'est-il arrivé ?
- Pourquoi a-t-on voulu me tuer ?
- Pourquoi a-t-on détruit ma famille ?
- Qui a voulu cela ?
- Pourquoi suis-je resté en vie ?
- Pourquoi moi ?
- Je sais que je suis un miraculé, mais qu'est-ce qui m'a vraiment sauvé ?

Les enfants cachés ont essayé de prendre leur destin en main. Certains sont allés consulter des psychiatres, des psychanalystes ; la plupart ont gardé leurs secrets d'enfance et leurs souffrances de manière solitaire, pensant qu'ils étaient chacun seul à s'interroger et à souffrir ainsi. Quelque 50 ans après la guerre, des associations d'enfants survivants de la Shoah se sont créées. La première rencontre a eu lieu en mai 1991 à New York. Ils étaient venus du monde entier, ils étaient 1 600. Ils avaient gardé intactes leur tristesse et leurs frayeurs d'enfance ; même entre eux, ils ont mis quelque

¹⁷ N. Zajde, *Enfant de survivants*, 1993, réédité 1995, Paris, O. Jacob ; N. Zajde, 1999 « An Ethnopsychiatric Approach to the Treatment of Holocaust Survivors and their Children », Selected papers from A time to Heal, Baycrest Centre for Geriatric Care, P. David & J. Goldhar Editors, Toronto, Canada, pp. 317-330. N. Zajde, *Guérir de la Shoah*, Paris, Odile Jacob, 2005.

temps à oser parler. Et puis, ils se sont mis à pleurer. Ces enfants cachés, aujourd'hui en âge d'être grands-parents, ont laissé couler leurs larmes, ont exprimé leur craintes et leurs angoisses. Ce fut un moment saisissant, un moment historique. Certains ont dit qu'ils « sortaient enfin de leur cachette » ; cela parce qu'ils étaient ensemble, tous victimes de la même catastrophe. La plupart avoue que se retrouver dans un tel contexte, participer aux réunions et militer dans des associations d'enfant cachés réveille aussi les cauchemars et les angoisses du passé. C'est bien là le signe que les événements subis il y a plus de 50 ans sont aujourd'hui toujours aussi actifs, toujours aussi « persécuteurs »¹⁸.

IV. Le crime contre l'humanité

C'est en tant que Juifs que les victimes de la Shoah ont été persécutées. C'est parce qu'ils étaient juifs que les enfants cachés ont été séparés de leur parents, que certains d'entre eux sont devenus orphelins, sans famille, que d'autres ont retrouvé après la guerre des parents anéantis.

Les conséquences traumatiques du vécu de la Shoah sont directement liées à l'intention des persécuteurs : détruire des familles et des individus, parce qu'ils appartiennent à un groupe précis. En réalité, l'intention première était bien d'éradiquer un groupe ethnique : le peuple juif. Pour cela, on a éliminé le plus de personnes possible, pour cela, on a séparé les enfants de leurs parents, pour cela, on a torturé. Quand les survivants sont revenus à la vie, ils n'étaient plus ce qu'ils étaient auparavant, ils ne disposaient plus, ni des moyens psychologiques, ni des moyens sociaux pour continuer à être ce qu'ils étaient antérieurement et depuis de nombreuses générations : des Juifs assurant la pérennité de leur lignée et de leur groupe culturel. Ce qui a été détruit au cours de la Shoah, c'est bien ce monde riche en rituels, en langues, et en cultures qu'était le monde juif d'Europe.

Bien qu'il y ait eu des survivants, ces derniers étaient meurtris et isolés, sans monde, sans famille, des personnes nues, les orphelins d'une société

¹⁸ En France, ce fut le 9 janvier 2000, à Paris, lors d'une soirée conférence-débat organisée par l'association française « Les enfants oubliés » réunissant plusieurs centaines « d'enfants cachés » et différentes associations, à la salle polyvalente de la mairie du 11^e arrondissement de Paris, en présence du maire Georges Sarre, que l'on pu s'apercevoir de l'impact toujours aussi prégnant, 50 ans après, de ce vécu singulier d'enfant juif caché pendant la guerre.

anéantie ; car ce monde a totalement disparu, et, en disparaissant, il a laissé les survivants et leurs descendants fondamentalement seuls.

Les recherches et la prise en charge des victimes de guerre, de massacres, de torture que mène l'équipe d'ethnopsychiatrie du Centre Georges Devereux de l'Université de Paris 8 depuis une vingtaine d'années, a révélé que lorsque des bourreaux veulent détruire un individu, la technique la plus efficace consiste à déstructurer son groupe¹⁹. En effet, le meilleur moyen de déshumaniser une personne est d'éradiquer son monde et de la détacher des siens ; de la séparer profondément de ceux qui lui ont donné la vie, de ceux qui lui ont permis de se construire, du groupe qui lui a octroyé son identité. Ainsi, désaffilier une personne revient le plus souvent à l'anéantir. Le crime contre l'humanité le plus grave est bien celui-ci : la destruction totale d'un groupe culturel qui impose aux descendants de se convertir, de changer de monde²⁰. Ce faisant, quand bien même le persécuté reste en vie, il est totalement démuné pour panser ses plaies. C'est à partir de cette logique que l'on peut comprendre les propos de certains jeunes de la « seconde et troisième génération »²¹ quand ils se revendiquent, eux aussi, comme survivants de la Shoah, alors qu'ils n'ont jamais connu aucun traumatisme, aucune souffrance ni aucune menace réelle. En réalité, ils parlent de la disparition de ce qui faisait de ces femmes et de ces hommes juifs d'Europe des humains : ils parlent de la disparition d'une société.

La persécution antisémite pendant la Seconde Guerre mondiale n'a pas tué tous les Juifs ; elle a laissé des survivants, mais elle a anéanti leur monde²² et, ce faisant, elle les a laissés profondément traumatisés.

¹⁹ E. Uwanyiligira, « La souffrance psychologique des survivants des massacres au Rwanda. Approches thérapeutiques », *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, 1997, 34, pp. 87-104, Grenoble, La Pensée sauvage ; I. Talaban, *Terreur communiste et résistance culturelle*, Paris, PUF, 1999 ; F. Sironi, *Bourreaux et victimes, psychologie de la torture*, Paris, Odile Jacob, 1999.

²⁰ Sur cette définition psychologique du crime contre l'humanité, cf. T. Nathan, *L'Influence qui guérit*, Paris, Odile Jacob, 1995.

²¹ N. Zajde, *Enfant de survivants*, Paris, O. Jacob, 1993. Y. Danieli, éd., *International Handbook of Multigenerational Legacies of Trauma* (Plenum Series on Stress and Coping), Baywood Pub, 1996.

²² B. Wasserstein, *Les Juifs d'Europe depuis 1945, une diaspora en voie de disparition*, Paris, Calman-Levy, 1996, réédité 2000.

Propositions thérapeutiques

Soigner un individu n'est jamais une intervention neutre²³. Soigner signifie modifier ou aider à modifier l'état d'une personne et ce changement, pour être efficace et durable, doit s'opérer en profondeur; en d'autres termes, soigner revient à redonner la vie à celui qui souffre. L'étude du fonctionnement des psychothérapies, quelles qu'elles soient, a montré qu'une thérapie réussie induisait systématiquement l'adhésion du patient aux théories du thérapeute²⁴. Les théories du thérapeutes ne sont, en réalité, jamais des options individuelles, mais toujours celles de son groupe professionnel, celles de ceux qui l'ont formé en tant que psychothérapeute. De ce fait, soigner implique que le thérapeute prenne nécessairement des responsabilités – qu'il en soit conscient ou non – et qu'il s'engage *in fine* dans un *processus d'influence* qui modifiera son patient selon des modalités qui relèvent du choix de son groupe professionnel. C'est en cela que les thérapeutes sont des personnages particulièrement influents et importants dans toutes les sociétés humaines – quels que soient le lieu et les époques.

L'expérience de plus d'une quinzaine d'années de soins spécifiques et la recherche dans les groupes de parole avec les survivants, les enfants cachés et les enfants de victimes de la Shoah au Centre Georges Devereux de l'Université de Paris 8, a permis de formuler des nouvelles propositions thérapeutiques²⁵.

Dans le respect des personnes et pour viser la plus grande efficacité, il apparaît que la prise en charge psychologique des enfants cachés et des descendants de survivants de la Shoah doit respecter un certain nombre de règles fondamentales parmi lesquelles :

1. Le thérapeute doit connaître parfaitement les événements objectifs qui se sont produits et qui ont entraîné le traumatisme.

²³ T. Nathan, *L'influence qui guérit*, Paris, Odile Jacob, 1995 ; « Éléments de psychothérapie », Nathan, Blanchet, Ionescu et Zajde, *Psychothérapies*, Paris, Odile Jacob, 1998 ; « Pour une psychothérapie enfin démocratique », *La Guerre des Psy. Manifeste pour une psychothérapie démocratique*, Paris, Le Seuil, Les empêcheurs de penser en rond, 2006.

²⁴ T. Nathan, *Nous ne sommes pas seuls au monde*, Paris, Le Seuil, Les empêcheurs de penser en rond, 2001.

²⁵ Pour une présentation approfondie, cf. N. Zajde *Guérir de la Shoah*, Paris, Odile Jacob, 2005.

2. Il doit, au cours de la thérapie, reconstituer en détail avec les traumatisés le déroulement exact des faits.

3. Il doit identifier avec eux la nature des agressions et reconstituer les intentions des différents agresseurs. Rappelons que ces agressions et ces intentions ne relèvent pratiquement jamais d'un dysfonctionnement psychologique individuel de l'agresseur (par exemple d'un pervers - les dossiers psychiatriques des dignitaires nazis élaborés dans le cadre des procès de Nuremberg nous l'ont prouvé²⁶), mais qu'elles découlent systématiquement de la volonté délibérée d'un groupe (en l'occurrence un groupe politique et armé : les nazis et les collaborateurs²⁷) ou encore dans une force supérieure à identifier.

4. Etant donné que l'agression portait atteinte à un groupe ethnique, en l'occurrence les Juifs, la prise en charge des survivants de la Shoah devra toujours être faite en groupe, soit groupe de survivants, soit groupe familial, cela afin 1) d'éviter de renforcer l'isolement et la subjectivation de la souffrance – qui sont en soi des conséquences du trauma, 2) de se donner les moyens de recourir aux théories du groupe et à ses concepts capables de réactiver les mécanismes de guérison et de revitalisation.

5. Procéder ainsi revient à renforcer le groupe qui justement a été atteint dans l'agression.

6. Soigner des enfants cachés et des descendants de victimes de la Shoah nécessite des connaissances approfondies sur l'histoire des mondes juifs dont ils proviennent, sur leurs logiques thérapeutiques, sur leurs valeurs humaines spécifiques. Tous ces éléments sont source de vie et de réparation pour ceux qui ont souffert des persécutions antisémites.

Ainsi, dans les cas de traumatisme de masse, dans les cas de génocide, on ne peut soigner les individus traumatisés sans prendre en compte de manière essentielle leur groupe d'origine, celui-là même qui a été visé dans l'agression – *Soigner des survivants de la Shoah, c'est redonner vie au monde juif.*

²⁶ L. Goldensohn, *Les Entretiens de Nuremberg*, Paris, Flammarion, 2004, réédité 2005.

²⁷ N. Zajde, « La psychologie des profondeurs à l'épreuve des camps nazis », T. Nathan et coll. *La Guerre des psys*, Paris, Le Seuil, Les empêchés de penser en rond, 2006, pp. 197-212.